

— Bonjour, Ludovic !

— Bonjour, cher ami, bonjour.

— Où est-il ? disait son visiteur. Assurément, il n'est pas ici !

En effet, l'esprit du jeune homme errait dans les rêves dorés de la finance, absolument comme celui d'un poète se serait égare dans les caprices de son imagination.

C'était au milieu de ces rêves mêmes qu'il se préparait au combat et qu'il trouvait l'enthousiasme dont il avait besoin pour obtenir le succès.

Léon était un véritable artiste, comme Jules, et n'entendait rien aux opérations de Bourse. Cependant, quand il se trouvait dans le bureau de Ludovic Argelès, où Alphonse aimait assez, en bon prince, à venir s'asseoir pour fumer et causer, la conversation s'engageait quelquefois sur les affaires.

Léon ne se doutait pas des *caisseaux transatlantiques*.

— C'est drôle, dit-il un jour, on s'enrichit maintenant d'une manière bien singulière : on monte une affaire quelconque, bonne ou mauvaise, peu importe, et puis, après l'avoir fait bien mousser, on la vend le plus cher possible à des actionnaires qui deviennent ce qu'ils peuvent. On appelle cela du génie financier.

— Voilà bien ces artistes ! reprit Alphonse en souriant ; ne l'écoutez pas, Ludovic ; la spéculation, voyez-vous, est la vie même du commerce : si vous y mettez des limites, des entraves, qu'arrivera-t-il ? Il n'y aura plus de commerce. Mais une affaire peut se vendre au-dessus de sa valeur ; cela se voit, ajouta-t-il ; mais les actionnaires qui jugent à propos de la prendre peuvent y perdre ; cela est vrai, comme on peut être tué dans une bataille.

Telle était la nouvelle morale à laquelle Alphonse initiait Ludovic Argelès. Au reste, Alphonse était généreux : il lui arrivait de passer à la caisse avec Jules ou Léon, et de faire escompter pour les deux frères des valeurs qu'autre part on eût refusées à leur qualité même d'écrivain et d'artiste, quand il ne leur avançait pas en secret telle somme peu considérable qui venait soutenir leur courage et pourvoir à leurs plus pressants besoins.

Ces services que leur rendait Alphonse, les deux frères ne manquaient point d'en parler à Pierre, et celui-ci en concevait pour lui une nouvelle estime.

Il ne songea donc qu'à bien placer les actions dont il s'était chargé, sans se préoccuper de leur valeur réelle.

Il réussit. Le vent était à ces sortes d'affaires. D'ailleurs, c'était lui qui recevait un grand nombre des visiteurs d'Alphonse, de ces candides actionnaires qui regardaient un homme heureux jusque-là comme le meilleur conseiller dans leurs placements. Ludovic avait eu soin de faire suspendre dans son bureau une affiche énorme en tête de laquelle on lisait, en caractères gigantesques :

VAISSEAUX TRANSATLANTIQUES. Elle était en face de la porte, et personne ne pouvait entrer sans la voir. Bien des visiteurs s'arrêtaient ébahis devant cette affiche, et le texte sur lequel Pierre avait à leur parler était trouvé.

Six semaines après le jour où Alphonse avait proposé à Pierre l'affaire des *vaisseneux*, un jeune homme descendait à pas rapides le perron de la Bourse. En un instant il fut sur les boulevards, devant Tortoni. Il marchait ou plutôt il courait sous l'impression du moment.

— Eh ! tu vas me renverser, mon cher, lui dit un autre jeune homme en le prenant amicalement par le bras.

— L'affaire est faite ! lui répondit celui-ci avec une joie qu'il ne pouvait cacher, en l'entraînant loin des promeneurs dans la rue Taitbout, j'ai placé les cent dernières actions : cent mille francs, mon cher, cent mille francs !

— Bravo, Ludovic, bravo !

— Et je ne m'arrêterai pas là ! Je cours trouver Alphonse, je veux dire M. Alphonse Birat.

— Tu diras bientôt Alphonse tout court.

Et Jules serra la main de Pierre, de l'heureux Pierre.

Il semblait à celui-ci que tout avait un air de fête. Les physionomies étaient plus gaies, le soleil plus rayonnant !

— Cher Paris ! s'écriait-il au moment où il arrivait chez Alphonse, je savais bien que la fortune n'était que dans tes murs, comme le bonheur !

Ludovic Argelès, après avoir annoncé à Alphonse la grande nouvelle du placement total des actions, voulut offrir à son patron un dîner que celui-ci accepta. Léon et Jules furent, comme on le pense bien, de la partie. Un mot, le soir même, partait pour apprendre à Manoel et à tous ses parents ce premier et remarquable succès.

On dîna fort gairement, et, à la fin du repas, Alphonse porta ce toast :

“ A Ludovic millionnaire !”

F. DE GRANET.

(La suite au prochain numéro.)

“ L'Orphelin au Tombeau de sa mère,” jolie poésie de M. C. Berger, à la prochaine livraison.

PENSÉES.

Les eaux qui dorment ne sont point celles qui ont des lits de cailloux.

Mieux vaut recevoir dans la main que recevoir sur les doigts.

Chacun doit laisser sa femme libre de suivre la mode — de l'œil.